

Chapitre I

VOYAGE AU PAYS DES MIRACLES

C'était un monde plein que celui du surnaturel à la veille de la Réforme. Un monde que des siècles d'un christianisme fertile en merveilleux avaient recouvert d'un étroit maillage de sanctuaires à miracles avec leurs milliers d'images, de statues et de reliques. Une telle profusion n'avait rien de gratuit. Elle découlait des conditions d'existence, de la fragilité de la vie et de la faiblesse des moyens humains propres à l'atténuer. Mais aussi d'une vision du monde qui ne séparait jamais le matériel de l'idéal. Atteinte à l'intégrité physique du corps, la maladie était aussi l'indice d'un défaut de l'âme. Comme toute chose, elle révélait la volonté divine. De sorte que tout concourait à faire du surnaturel une donnée incontournable dans la vie des hommes.

1. La fragilité de la vie

La vie est fragile. Cette évidence, que le formidable développement de la technique pourrait parfois nous faire perdre de vue sans que jamais elle ne disparaisse de notre horizon, les hommes de 1500 ne pouvaient l'oublier. Pour les quelques quinze millions d'individus qui peuplaient ce qui était alors le royaume de France, la santé, la vie même, étaient sans cesse en danger¹. Il en était ainsi dès la naissance, véritable loterie qui faisait beaucoup de perdants. C'était un avant-goût. La tuberculose infantile et la méningite décimaient les nourrissons tandis que les jeunes enfants étaient guettés par la rougeole, la varicelle, la coqueluche, les oreillons ou la rubéole. Le tribut prélevé par ces multiples affections était lourd : la seule variole emportait un enfant sur dix². En règle générale,

seuls trois enfants sur quatre passaient le cap des quatre premières années, un sur deux celui de la décennie³. De sorte que s'il fallait alors, comme aujourd'hui, deux adultes pour faire un enfant, il fallait également deux enfants pour faire un adulte⁴.

Les survivants de cette hécatombe pouvaient espérer vivre jusqu'à quarante ou cinquante ans. Mais rien n'était jamais acquis. Une mauvaise chute, une fracture, une blessure mal cicatrisée pouvaient s'avérer mortelles. Une simple grippe, sans parler d'une pneumonie ou d'une pleurésie, pouvait emporter son homme, surtout s'il était âgé. Et chaque été ou presque, les épidémies de toutes sortes éprouvaient les communautés. Résiduelle, très contagieuse, la variole revenait tous les quatre ou cinq ans dans une même région, tuant un ou deux malades sur dix⁵. Typhoïde et dysenterie n'étaient ni moins dangereuses ni moins fréquentes. Souvent polluée, l'eau des rivières et des puits en charriait les bacilles, faisant de chaque verre bu un danger potentiel. Et pour des organismes jeunes ou mal nourris⁶, l'issue pouvait souvent être fatale : la typhoïde tuait jusqu'à un malade sur quatre, la dysenterie un sur deux⁷.

Mais le fléau le plus redouté restait la peste. Il est vrai que celle-ci n'avait plus la dimension apocalyptique qui avait été la sienne au XIV^e siècle et son impact global sur la démographie du XVI^e siècle semble avoir été limité⁸. Mais pour être moins dévastatrices, les épidémies pesteuses n'en étaient pas moins fréquentes. Il n'y eut pas une seule année sans peste au royaume de France entre 1448 et 1540⁹. De 1450 à 1500 Angers connut dix épidémies, Tours douze, Paris treize et Bourgen-Bresse vingt-six¹⁰. Pas une ville, pas une province ne pouvait espérer échapper au fléau plus de dix ou quinze ans d'affilée¹¹. De sorte que dans la France de 1500 il n'y avait personne qui n'ait vécu cette épreuve, personne qui n'ait eu un parent ou un ami emporté par le mal. Car lorsque la peste frappait, ce pouvait être de manière spectaculaire : un homme sur vingt le plus souvent, mais parfois un sur trois voire un sur deux. Sous sa forme bubonique, elle n'épargnait que deux ou trois malades sur dix, aucun sous sa forme pulmonaire¹². Non seulement la peste tuait beaucoup, mais elle tuait vite : à Rennes en 1605, sur dix malades, deux mouraient en moins de vingt-quatre heures, deux autres au bout de deux jours et encore quatre avant le sixième jour¹³.

Il est vrai que l'autre grande terreur des hommes du Moyen Âge, la lèpre, avait à peu près disparu et les centaines de léproseries du royaume étaient vides. Mais de nouvelles maladies l'avaient remplacée comme la syphilis, qui fit son apparition en France dans les premières années du XVI^e siècle, et surtout le typhus, souvent mortel¹⁴. Ces fléaux, et bien d'autres encore, faisaient de la vie une chose fragile et de la mort une

présence entêtante : sur mille hommes qui fêtaient la Noël de 1500, quarante ne devaient pas voir celle de 1501¹⁵.

S'il y avait une chose qui était comparable à la puissance des maux qui guettaient les hommes, c'était la faiblesse des remèdes qu'ils pouvaient y apporter. Face aux maladies infantiles, au typhus et surtout à la peste, la médecine était totalement impuissante. La thérapeutique restait ce qu'elle était depuis des siècles – saignées, purges et ventouses constituaient la base des traitements – et la pharmacopée ne s'était guère plus améliorée¹⁶.

De toute façon, rares étaient ceux qui pouvaient l'administrer. La France de 1520 comptait environ quatre cents médecins pour une population de quinze ou seize millions d'âmes, soit environ un médecin pour quarante mille patients potentiels¹⁷. Il est vrai qu'il faut y ajouter quelques deux mille chirurgiens et autant d'apothicaires. Mais même une ville particulièrement favorisée comme l'était Montpellier – elle abritait une faculté de médecine – ne pouvait faire état, en 1544, que de vingt-deux médecins, vingt chirurgiens et trente et un apothicaires pour une population de douze mille habitants¹⁸. Surtout, l'encadrement médical était le privilège des citadins. Pour les autres, les quelques huit dixièmes de la population qui vivaient à la campagne, il n'y avait d'autre ressource que les guérisseurs de toutes sortes, moins chers à défaut d'être plus efficaces.

Face aux dangers qui menaçaient sa vie, l'homme n'avait pas beaucoup à espérer de l'aide de ses semblables. Restait celle de Dieu. Non que le recours au surnaturel fût le résultat mécanique des conditions matérielles d'existence. Il devait autant, sinon plus, à une conception ancrée depuis des siècles qui liait indissolublement le matériel et l'idéal en faisant du corps le reflet de l'âme et de la maladie l'indice d'un manque d'ordre spirituel : elle était fille du péché, conséquence parmi d'autres de la Chute qui avait fait de l'homme un être fragile et souffrant¹⁹. Dieu avait donc voulu que l'existence du pécheur ne fût pas épargnée par les misères physiques. Mais non que celles-ci fussent sans remède. Dans ce domaine, Dieu n'intervenait jamais directement mais par l'intermédiaire de ceux qui étaient chargés de dispenser ses grâces : les saints en général et la Vierge en particulier. À leur tour, ceux-ci agissaient indirectement, à travers des objets : les reliques dans le cas des saints, les statues dans celui de la Vierge. C'était autour de ces dernières qu'étaient nés les plus importants sanctuaires que comptait la France de 1500 : Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Rocamadour. Apparus au Moyen Âge central, ces lieux drainaient des milliers de pèlerins venus de tout le royaume y trouver un remède à leurs maux. Venaient ensuite les sanctuaires qui rayonnaient sur une province ou un diocèse comme

Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Cléry, Sainte-Catherine-de-Fierbois en Touraine, Saint-Claude au Jura, Saint-Antoine en Dauphiné, le tombeau de sainte Geneviève à Paris, celui de saint Yves à Tréguier.

Bien souvent, ces sanctuaires étaient spécialisés dans la guérison d'un mal spécifique. À Corbeny, les reliques de saint Marcoul attiraient les scrofuleux. Au prieuré de Saint-Fiacre en Brie, les restes du saint éponyme étaient réputés pour les maux de ventre en général et les hémorroïdes en particulier. L'abbaye de la Trinité de Vendôme possédait la larve que le Christ avait versée sur Lazare, censée guérir les aveugles, tout comme ce doigt de saint Jean-Baptiste conservé à Saint-Jean-du-Doigt en Trégor. À Notre-Dame d'Embrun comme à Saint-Jean de Lyon, c'étaient les épileptiques qui trouvaient un soulagement à leur mal. Les fous et les possédés – la distinction n'était alors pas claire – avaient l'embarras du choix. Dans ce domaine, le sanctuaire le plus célèbre était sans conteste Saint-Mathurin de Larchant, non loin de Paris. Mais il y en avait bien d'autres comme Saint-Menoux en Bourbonnais, Saint-Bertaud en Champagne, Saint-Sever en Normandie, Moutiers-Saint-Jean en Bourgogne, Saint-Briac en Bretagne, Saint-Denis à Amboise et Saint-Maurice à Chartres. Sans oublier la cathédrale de Carpentras, fameuse pour le clou de la Crucifixion qui y était conservé.

Mais ces quelques dizaines de sanctuaires plus ou moins célèbres ne constituaient que la partie émergée d'un monde qui en comptait des centaines et probablement des milliers. Multitude de lieux saints dont la renommée ne s'étendait guère au-delà d'une paroisse, de quelques villages. Un monde que le manque de sources a fait entièrement disparaître. Seuls les sanctuaires les plus importants ont laissé des archives et l'immense majorité ne se laisse approcher, dans le meilleur des cas, que par une mention laconique dans les documents. Les visites pastorales menées par les évêques de Rodez aux XV^e et XVI^e siècles révèlent ainsi l'existence d'une quarantaine de sanctuaires pour un diocèse qui comptait quatre cent cinquante paroisses²⁰. Un lieu saint pour dix paroisses donc. En Bourgogne, les évêchés d'Autun, Nevers et Langres totalisaient quarante-neuf sanctuaires en activité à la veille de la Réforme²¹. Densité moindre du réseau des pèlerinages ? Plutôt faiblesse de la documentation. Particulièrement riche, celle des diocèses de Grenoble et d'Embrun fait connaître trente-deux et vingt-quatre lieux saints pour, respectivement, deux cent soixante-quatre et quatre-vingt-dix-neuf paroisses²². Encore ces chiffres sont-ils probablement très inférieurs à la réalité. Menées à une époque où la dévotion aux saints guérisseurs était toujours vivace en milieu campagnard, les enquêtes ethnographiques laissent entrevoir un univers d'une extraordinaire richesse. Voici le Perche-Gouët :

93 communes, 80 000 habitants, un caractère rural et agricole encore très marqué à l'aube des années 1970. On y dénombrait alors quelques 126 lieux de culte à finalité thérapeutique. Pas de commune sans lieu sacré²³. Et c'était il y a moins d'un demi-siècle. En vérité, c'est bien par milliers que se comptaient les petits sanctuaires dans la France de 1500. Cette myriade de lieux saints, l'historien aimerait pouvoir la chiffrer. Les sources, malheureusement, ne le permettent pas²⁴. Mais à défaut de statistiques, elles offrent un regard direct. Celui qu'ont porté sur ces lieux deux voyageurs qui visitèrent la France à l'aube du XVI^e siècle.

2. Deux voyageurs dans la France de 1500

Le premier était un médecin de Nuremberg, Jérôme Münzer. Lorsqu'en 1494 la peste se déclara dans sa ville, il préféra ne pas tenter de la combattre et en profita pour faire un long voyage. Avec trois compagnons, il passa par la Suisse et la France méridionale, visita le Portugal et l'Espagne avant de revenir dans sa patrie en traversant à nouveau la France puis les Flandres²⁵. Le second était un chanoine de Melfi, Antonio de Beatis. Chargé en 1517 d'accompagner le cardinal d'Aragon dans ses missions diplomatiques, il put ainsi visiter l'Empire, les Flandres et la France qu'il traversa du nord au sud avant de revenir en Italie²⁶. Tous deux laissèrent un récit assez détaillé de leur périple²⁷. Et tous deux accordèrent une attention toute particulière aux églises et sanctuaires qu'ils furent amenés à visiter, vérifiant ainsi l'axiome énoncé par Victor Turner selon lequel, si tout pèlerin est à moitié un touriste, chaque touriste est à moitié un pèlerin²⁸.

Il est vrai que les pas de nos deux voyageurs ne les ont pas menés dans les plus grands sanctuaires mariaux du royaume, Liesse, Le Puy et Rocamadour. Mais Antonio de Beatis passa par Boulogne, à peine moins célèbre grâce à la statue de la Vierge qui y était vénérée : « c'est la grande dévotion, non seulement des gens de la ville, mais on y vient aussi des environs et même de lieux très éloignés²⁹ ». En fait de statue miraculeuse, Beatis eut l'occasion d'en voir une autre à Notre-Dame-des-Plans, non loin de Montélimar. Selon la légende, cette antique effigie, cachée et perdue durant la guerre de Cent ans, avait été découverte par un laboureur au milieu du XV^e siècle. Beatis ne se fit pas faute de rapporter l'histoire avant d'ajouter : « cette Vierge fait de nombreux miracles ; d'après ce que l'on rapporte dans le pays, ces miracles sont continuels, aussi un grand concours de peuple vient-il la prier et recourir à elle³⁰ ». De son côté, Jérôme Münzer passa par l'Ile-Barbe, près de Lyon, où un monastère bénédictin abritait « un petit sanctuaire de la Bienheureuse

Vierge Marie célèbre pour ses miracles³¹ ». Puis ce fut Notre-Dame des Tables à Montpellier, pèlerinage ancien et assez renommé : « nous y vîmes une chapelle de la Bienheureuse Vierge Marie où se produisent de nombreux miracles³² ».

Les saints n'étaient pas en reste, à commencer par ceux de l'époque apostolique. À Amiens, Münzer se fit montrer le crâne de saint Jean-Baptiste et put constater que la face du précurseur était intacte, « si ce n'est qu'au sommet du nez elle est un peu abîmée³³ ». Mais l'impression la plus forte fut produite par la visite de Saint-Maximin. Selon une légende née à Vézelay au XI^e siècle, Marie-Madeleine, accompagnée de Marthe, Maximin et Lazare, avait quitté la Palestine pour l'Occident peu après la mort du Christ. Débarquée à Marseille, elle avait mené une vie érémitique dans la grotte de la Sainte-Baume tandis que Marthe fondait un monastère à Tarascon et que Maximin et Lazare devenaient respectivement évêques d'Aix et de Marseille. La découverte des reliques de la sainte à Saint-Maximin en 1279 donna un nouvel élan au culte et en fit un lieu de pèlerinage renommé, administré par les dominicains³⁴. Impressionné, Jérôme Münzer se fendit d'une description enthousiaste. On lui montra d'abord un bras de saint Maximin, puis celui de Marie-Madeleine, ses cheveux – « ces cheveux mêmes dont elle a essuyé et touché les pieds du Christ » – et enfin le crâne de la sainte :

Nous vîmes, dans une cellule solidement fortifiée de portes et de verrous, la tête de la très sainte Bienheureuse Madeleine, enchâssée dans un reliquaire d'or et d'argent. Ce visage est terrible à voir : à l'avant du crâne, du côté gauche, un peu de chair et des cheveux adhèrent encore aux os. C'est naturellement l'endroit où le Christ, après la Résurrection, la toucha de Son corps glorieux en disant : « *Noli me tangere* »³⁵. La mâchoire inférieure est présente aussi. Oh ! Quel signe étonnant et admirable ! Je ne crois pas qu'il y ait sur toute la terre semblable manifestation visible de la religion catholique³⁶.

Antonio de Beatis était également passé par là. Il avait d'ailleurs commencé sa visite non par le monastère qui conservait le corps de la sainte mais par la grotte où elle avait vécu, la Sainte-Baume. On lui montra la pierre sur laquelle Marie-Madeleine avait dormi :

On distribue des morceaux de cette pierre à tous les pèlerins qui ont la dévotion d'en emporter. Par leur contact ils éteignent les ardeurs de la fièvre. On donne aussi des cordons dont la longueur équivaut à la taille de la sainte, pour la délivrance des femmes. On les mesure sur une statue de bois qui représente sainte Marie-Madeleine étendue, et qui fut faite, dit-on, par les soins de saint Maximin ; elle reproduit la taille exacte de la sainte.

Mais l'impression la plus forte ne fut produite ni par la grotte où avait vécu Marie-Madeleine, ni même par son crâne, mais par une autre relique,

également conservée à Saint-Maximin : une ampoule contenant du sang du Christ qui se liquéfiait chaque année, le jour du Vendredi saint.

Nous avons vu là aussi du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservé dans un petit flacon qui est lui-même déposé dans une carafe plus grande. Tout le monde ici affirme que ce sang fut recueilli par la très glorieuse Marie-Madeleine, au pied de la croix, elle le porta toujours avec dévotion. On a la preuve que c'est bien le sang de Notre-Seigneur par un miracle évident qui se renouvelle chaque année : le Vendredi saint, jour de la douloureuse Passion, le sang commence à se liquéfier et à bouillonner avec tant de violence et de bruit qu'on l'entend jusqu'au dehors de la chapelle. [...] Et tout à coup, quand sonne l'heure de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout ce sang répandu se retire dans le flacon et revient à sa dureté primitive³⁷.

La chose avait également frappé Münzer qui la qualifia de « très grand miracle, absolument indubitable³⁸ ». Cette insistance sur la valeur probatoire du surnaturel se comprend mieux à la lumière d'un problème qui ne laissait pas d'inquiéter nos deux voyageurs : l'authenticité des innombrables reliques qu'on leur faisait admirer ici et là.

En mars 1495 Münzer et ses compagnons arrivèrent à Paris. Ils y visitèrent d'abord l'abbaye Sainte-Geneviève « dont le corps, déposé dans un coffre, repose derrière l'autel sur quatre colonnes de pierre et accomplit chaque jour des miracles renommés. En effet, il y a sous le tombeau un dallage sur lequel les fiévreux s'agenouillent ; et plusieurs sont libérés par l'intercession de la sainte³⁹ ». Puis ce fut la Sainte-Chapelle et ses prestigieuses reliques de la Passion : la couronne d'épines évidemment, mais aussi du bois de la vraie croix, le roseau et l'éponge, le fer de la lance qui avait percé le flanc du Christ⁴⁰. Mais là, Münzer tiqua : ce ne pouvait être le fer véritable puisque celui-ci était conservé à Nuremberg. Il fallait donc penser, ajoutait-il, qu'il s'agissait seulement du bois de la lance⁴¹. Assez logiquement, le Nurembergeois avait tranché en faveur de sa propre ville. Un problème analogue s'était posé à propos de saint Jacques. À Compostelle, Münzer avait pu admirer le tombeau où le corps de l'apôtre, au dire des chanoines, était conservé en entier. Un mois plus tard, de passage à Toulouse, il visita l'église Saint-Sernin qui s'enorgueillissait de posséder les corps de six apôtres, parmi lesquels celui de Jacques dont Münzer put embrasser le crâne. Cette possibilité d'approcher au plus près du corps saint – qui n'était pas offerte à Compostelle – l'inclina à se prononcer en faveur de Toulouse⁴².

Antonio de Beatis était plus exigeant. De passage à Arles en novembre 1517, il put y voir les crânes de saint Étienne et de saint Antoine. Or quelques semaines plus tôt il avait visité l'abbaye de Saint-Antoine en Viennois qui se flattait de posséder le corps entier du saint. Et ce n'était

pas la première fois : ici et là, on lui avait montré bien des reliques qu'il avait déjà vues ailleurs. Manifestement, les faux corps saints proliféraient. C'était ennuyeux. Mais non dramatique. Car l'essentiel, estimait Beatis, résidait dans la valeur de la dévotion et non dans son objet. Qui croyait sincèrement à l'authenticité d'une relique pouvait la vénérer en toute sécurité⁴³.

Les saints plus récents ne posaient pas ce genre de problème. À Avignon, Münzer visita l'église des célestins où reposait Pierre de Luxembourg. Nulle autre église ne revendiquait le corps de ce saint mort en 1387. Lequel ne l'était d'ailleurs pas au regard de l'Église, l'enquête pour sa béatification, ouverte dès 1389, n'ayant toujours pas abouti. Ce qui n'empêchait pas des centaines de fidèles de se presser autour du tombeau qui abritait son corps, lequel, au dire de Münzer, « brille par les miracles innombrables qu'il accomplit dans l'église susdite⁴⁴ ». Sur le chemin du retour, remontant vers le nord, Münzer passa par Saint-Léonard-de-Noblat en Limousin. Fondé au VI^e siècle, le monastère abritait le corps du saint qui en fit un lieu de pèlerinage dès le XI^e siècle⁴⁵. Léonard était spécialisé non dans la guérison d'un mal précis mais dans la délivrance des prisonniers, faculté qui était toujours la sienne cinq siècles plus tard : « encore aujourd'hui, il est renommé pour ses nombreux miracles et nous avons vu sur place un très grand nombre de liens et d'entraves, offerts en *ex-voto* par des prisonniers détenus dans des prisons variées et libérés par ses prières⁴⁶ ».

Mais tous les saints n'étaient pas morts. De passage à Amboise, Jérôme Münzer et ses compagnons purent faire la connaissance d'un thaumaturge bien vivant : François de Paule. Arrivé en France à l'invitation de Louis XI en 1483, le moine calabrais, alors âgé de près de quatre-vingts ans, vivait retiré dans le petit couvent que Charles VIII avait fait bâtir à son intention près de Plessis-lès-Tours. Celui que Münzer désigne comme « le plus grand ermite de notre temps » y menait une vie discrète, offrant aux fidèles qui venaient le trouver le réconfort de ses conseils mais aussi celui de ses pouvoirs thaumaturgiques. Lorsque en 1512 une enquête fut ouverte en vue de sa béatification, cinquante-sept témoins vinrent rapporter quelques soixante miracles dont trente-sept avaient eu lieu de son vivant⁴⁷. Celui qu'on n'appelait pas autrement que le « saint homme » exerçait ses dons dans toutes sortes de domaines mais avec une nette prédilection pour la guérison des fous et des possédés, la délivrance des femmes enceintes⁴⁸. Pour le reste, priant beaucoup mais ne prêchant guère, mangeant peu et cultivant lui-même les quelques légumes et fruits qui lui étaient nécessaires, François de Paule donnait l'image d'une sainteté tranquille et rassurante⁴⁹. À Münzer et à ses compagnons, François offrit des pommes,

selon son habitude, ainsi qu'une recommandation pour avoir accès au trésor de la basilique de Saint-Denis⁵⁰.

Antonio de Beatis ne vit pas François de Paule – mort depuis dix ans⁵¹ – mais de passage à Rouen il put y voir un thaumaturge un peu particulier : le roi. Ainsi que ses ancêtres le faisaient depuis le XIII^e siècle⁵², François I^{er} touchait régulièrement les écrouelles⁵³. Il en fut ainsi à Rouen, le 15 août 1517, fête de l'Assomption, où le miracle du toucher royal s'accomplit sous les yeux de Beatis :

Le jour de l'Assomption, Sa Majesté se confessa et communia comme elle a coutume de le faire aux diverses fêtes de l'année, obtenant ainsi le privilège accordé aux rois de France de guérir les pauvres gens atteints de scrofule. Les scrofules se dessèchent peu à peu lorsque le roi les a touchés simplement en faisant sur eux le signe de croix⁵⁴.

Antonio de Beatis venait alors seulement d'arriver en France. Le spectacle de François I^{er} touchant les écrouelles constituait une bonne entrée en matière en même temps qu'un véritable symbole : un roi thaumaturge régnait sur le royaume aux mille sanctuaires.

3. Un paysage en perpétuel changement

Le regard photographique, donc statique, offert par nos deux voyageurs pourrait donner l'impression d'un univers immobile, figé pour les siècles. Impression trompeuse tant le monde des sanctuaires était au contraire en évolution permanente. Rien n'était jamais assuré dans la vie des lieux sacrés et tel sanctuaire populaire aujourd'hui pouvait parfaitement disparaître demain. Car l'univers des pèlerinages a toujours été un univers concurrentiel. Le réseau des lieux saints n'était pas extensible à l'infini, pas plus que le nombre de pèlerins potentiels, de sorte que leur histoire peut être vue, entre autres, comme celle de la lutte pour une place au soleil des dévotions. Cette lutte avait ses vainqueurs et ses vaincus, les premiers étant souvent promis au destin des seconds à plus ou moins brève échéance⁵⁵.

Les pas de Jérôme Münzer l'avaient mené à Saint-Gilles-du-Gard dont l'abbaye l'impressionna par sa richesse⁵⁶. C'était le lointain reflet d'un passé glorieux : quatre siècles plus tôt, Saint-Gilles avait été un sanctuaire prodigieusement célèbre qui drainait des visiteurs de toute la France, d'Espagne, d'Italie, d'Empire et même de Pologne⁵⁷. Mais en 1494 l'abbaye n'était plus qu'un lieu saint d'importance locale⁵⁸. Seuls quelques sanctuaires particulièrement renommés pouvaient être assurés de traverser les siècles. Nés au Moyen Âge central, Liesse, Le Puy, Rocamadour continuaient, trois ou quatre cents ans plus tard, à attirer

des milliers de pèlerins. Mais même ce statut ne protégeait pas contre un déclin à long terme. Les troubles du XVI^e siècle devaient durement éprouver Notre-Dame de Rocamadour : ruiné par les protestants en 1562, le sanctuaire ne retrouva jamais son statut d'antan⁵⁹. Principal pèlerinage des Gaules durant le haut Moyen Âge, Saint-Martin de Tours semble avoir perdu une bonne part de son prestige à l'aube des temps modernes. Le Mont-Saint-Michel ne devait pas non plus attirer les mêmes foules qu'un siècle plus tôt⁶⁰. Si ces géants du pèlerinage n'étaient pas à l'abri des aléas de l'histoire, que dire de la masse des petits sanctuaires dont l'existence était synonyme de fragilité.

En Dauphiné, en Bourgogne, en Rouergue, les documents laissent entrevoir une carte des pèlerinages en constante évolution : tel lieu mentionné à l'occasion d'une visite pastorale ne l'est plus lors de la suivante⁶¹. Le destin des sanctuaires est souvent semblable à celui des étoiles filantes : éclatant mais fugace. Une relique est découverte. Émoi dans le voisinage, les pèlerins affluent, les miracles se multiplient. Pour peu de temps : passé l'attrait de la nouveauté, l'enthousiasme retombe et le lieu, naguère si fréquenté, retourne dans l'anonymat. D'autant plus facilement que la plupart des petits pèlerinages possédaient une spécialisation thaumaturgique et répondaient par conséquent à un besoin précis, de sorte qu'ils étaient sans cesse en danger d'être supplantés par un autre lieu saint, jugé plus efficace. Au fond, chaque sanctuaire qui naît c'est aussi un ancien sanctuaire qui meurt. Et le cycle pouvait être rapide.

En 1453 des miracles commencèrent à se produire sur le tombeau de Philippe de Chantemillan, dans la cathédrale Saint-Maurice de Vienne. Des miracles d'un genre bien particulier : des enfants mort-nés y étaient temporairement ressuscités, le temps de recevoir le baptême qui leur ouvrait les portes du paradis. Un sanctuaire à répit donc. Sa renommée se diffusa rapidement. Les premiers pèlerins venaient de Vienne ou des environs. À partir de 1456 on en vit arriver de tout le Dauphiné et, l'année suivante, du Massif Central. Mais dès 1459 l'élan commença à s'essouffler et les pèlerins à se raréfier. À la fin des années 1470 le sanctuaire était retombé dans l'anonymat d'où il était venu. Son existence avait duré moins de vingt ans⁶².

Deux décennies ce n'était déjà pas si mal pour un petit pèlerinage. En 1557 le bruit se répandit qu'une épine de la couronne du Christ opérait des miracles dans un village bourguignon non loin de Tonnerre. Des boiteux y recouvraient la santé, des aveugles la vue, des enfants mort-nés ressuscitaient le temps de recevoir le baptême. Pèlerins et malades se mirent à affluer dans le village que l'on n'appelait plus autrement qu'« À la Sainte-Épine ». Éphémère célébrité : trois ans plus tard les miracles prirent fin et le sanctuaire avec eux⁶³.

Mais dans la conscience collective, comme dans les sources, la naissance des sanctuaires laissait toujours plus de traces que leur mort, créant ainsi l'impression d'un constant bouillonnement et d'une multiplication infinie des lieux saints.

De saint Dôme, un évêque du Mans mort à la fin du VI^e siècle, on ne savait que fort peu et ce peu était tributaire d'une *Vie* rédigée trois siècles plus tard⁶⁴. Quant à ses reliques, transportées à l'abbaye Saint-Pierre de Chaumes-en-Brie, elles étaient depuis longtemps perdues. Jusqu'à ce jour de mai 1530 où elles furent retrouvées par le sacristain du monastère. Une nuit, alors qu'il était monté au clocher pour sonner les matines, il aperçut une forte clarté. Avertis, l'abbé et les frères se hâtèrent vers la source de lumière. C'était une châsse. Ouverte, elle offrit à leurs yeux le spectacle du corps saint « encores couvers de chair vermeille⁶⁵ ». La nouvelle de sa découverte ne tarda pas à arriver jusqu'à Paris où le bourgeois anonyme consigna avec une satisfaction visible la naissance d'un nouveau lieu saint :

Au dict an mil cinq cens trente, le seiziesme de may, se manifesta fort un glorieux corps saint, monsieur saint Dosme. [...] Si advint que, ce dict jour, l'abbé de la dicte abbaye de Chaulmes, accompagné de ses religieux et plusieurs autres personnes, alla en devotion visiter la chasse du dict saint et l'ouvrist, où plusieurs mallades y receurent santé et guarison de plusieurs malladies, et par plusieurs autres jours. De toutes pars chacun y venoit faire ses offrandes, à cause de quoy la dicte abbaye eut moult grand bruit⁶⁶.

Qu'advint-il des reliques de saint Dôme passé 1530 ? L'évêque mérovingien retomba-t-il dans l'obscurité d'où il venait d'être tiré ? Peut-être fit-il à nouveau parler de lui quelques années plus tard. Car le surnaturel, souvent éphémère, pouvait également être cyclique. Troyes en donna un bel exemple.

Un calvaire de pierre se dressait au milieu de la Grande Rue. Ancien, il était en mauvais état et à l'extrême fin du XV^e siècle les échevins décidèrent d'en édifier un nouveau. L'ensemble devait être impressionnant : un socle de maçonnerie orné de statues représentant le Christ, la Vierge et plusieurs saints était entouré de trois piliers de pierre qui se rejoignaient pour supporter une immense croix de bronze. Achevé en 1497, l'édifice faisait onze mètres de haut⁶⁷. Sans que l'on sache comment, le calvaire, bientôt connu sous le nom de Belle Croix, se vit rapidement auréolé d'un pouvoir thaumaturgique, attirant pèlerins et malades. À l'été 1500, ils étaient suffisamment nombreux pour que leur afflux préoccupât les pouvoirs publics :

Icelluy peuple se tient et sejourne de nuyt et de jour par si long temps et en si grant habondance que l'en ne peult plus passer ne rappasser parmy la rue d'icelle croix en laquelle icelluy peuple fait son ordure et immondice,

tellement qu'il s'i engendre si grant punaisie et infection que on y peult plus durer. Aussi plusieurs filles et femmes sont en danger d'y estre deflorées, perdues et gastées et divers larrecins, faiz et aultres mauux et inconvenians par manans, garçons qui nuytamment hantent et frequantent à ladite croix⁶⁸.

Les échevins prirent des mesures : défense était faite à tous pèlerins, sous peine d'amende et de prison, de faire leurs dévotions entre dix heures du soir et trois heures du matin et de rester devant la Belle Croix plus d'une demi-heure d'affilée⁶⁹. Singulier effet de la naissance d'un sanctuaire au beau milieu d'une ville. Il semble qu'ensuite l'enthousiasme retomba. En tout cas, on n'entendit plus parler de la Belle Croix jusqu'en mai 1535 lorsqu'un muet qui priaît devant elle retrouva l'usage de la parole, déclenchant une nouvelle vague de miracles. Puis la croix retomba en léthargie. Elle devait se réveiller vingt-six ans plus tard, en 1561⁷⁰.

Il est difficile de rendre compte des raisons qui présidaient à la brusque naissance de tels phénomènes et il l'est plus encore de discerner celles qui provoquaient leur cessation. Si la première attirait l'attention des hommes, laquelle pouvait parfois se figer en une trace écrite, la seconde, pure négativité, ne se reflète nulle part. Peut-être les sommeils de la Belle Croix de Troyes ne traduisent-ils rien d'autre que le silence des contemporains. Peut-être, et c'est encore le plus probable, des phénomènes analogues détournèrent-ils leur attention.

D'une telle succession de gloires éphémères, Toulouse offrit un exemple éloquent à la charnière des XV^e et XVI^e siècles. L'église Saint-Sernin pouvait se flatter, on l'a vu, d'abriter le corps de l'apôtre Jacques. À l'inverse, l'église Saint-Jacques ne possédait aucun reste de son saint patron. Il est vrai qu'une ancienne tradition voulait que Charlemagne, de retour d'Espagne, lui ait fait don de plusieurs reliques qui furent enfouies sous l'un des piliers de l'église.

Le 18 mars 1491 les chanoines firent démolir le pilier en question, dévoilant un petit caveau où l'on trouva une mâchoire, une dent et quelques autres ossements. La tradition avait dit vrai. La rumeur de la découverte se répandit comme une traînée de poudre et l'église Saint-Jacques devint immédiatement un lieu de pèlerinage pour les Toulousains : « tous les jours [...] tant d'hommes que de femmes en diverses et graves maladies, voués à Dieu et monsieur saint Jacques, incontinent recouvraient santé, [...] de telles sortes et manières qu'en quinze jours plus de cinquante malades ont été miraculeusement guéris⁷¹ ». Le prévôt de la cathédrale ordonna une enquête. En un mois on recueillit vingt-neuf dépositions dont les auteurs assuraient avoir été guéris de leurs maux par les reliques nouvellement découvertes⁷². Saint-Jacques était devenu un sanctuaire à l'égal de Saint-Sernin.



Naissance d'un sanctuaire au beau milieu d'une ville. Il s'agit ici de la célèbre Schöne Maria de Ratisbonne (voir *infra*, p. 121) mais la Belle Croix de Troyes ne devait pas offrir un spectacle bien différent (gravure sur bois de Michael Ostendorfer, 1519/1520, British Museum).

Cinq ans plus tard l'attention des Toulousains fut sollicitée par le crucifix de la chapelle Saint-Rémi. L'objet était récent, don d'un paroissien à la suite d'une épidémie en 1494. Le 21 juin 1496 il se mit à suer et à pleurer. Trois jours plus tard la chapelle était devenue un sanctuaire célèbre dans toute la ville : une dizaine de messes étaient célébrées quotidiennement devant le crucifix miraculeux et les Toulousains se pressaient par centaines pour le voir. Leur enthousiasme finit d'ailleurs par indisposer les autorités : prétextant des scènes d'« idolâtrie », l'official de l'évêque fit retirer le crucifix qui fut enfermé à la cathédrale⁷³.

Vingt ans plus tard, l'histoire se répéta, à Notre-Dame de la Dalbade cette fois : un crucifix qui y avait été apporté depuis l'une des places de la ville se mit à faire des miracles. Pèlerins et malades affluèrent. Les offrandes également, au point que leur partage donna lieu à un procès entre le curé de la paroisse et le chapitre de la cathédrale⁷⁴. Mais dans l'intervalle bien d'autres événements surnaturels avaient accaparé l'attention des Toulousains. Un an après l'affaire du crucifix de Saint-Rémi, des reliques de sainte Suzanne furent découvertes à l'église Saint-Sernin⁷⁵. Et c'est encore à Saint-Sernin qu'eut lieu un autre événement propre à frapper les imaginations. En 1516 les chanoines décidèrent de faire exécuter d'importants travaux dans la crypte basse, celle-là même où l'on conservait les corps des six apôtres. Elle abritait également treize statues en bois polychrome représentant le Christ et ses disciples qui furent déplacées dans la chapelle Sainte-Marguerite pour la durée des travaux. Le 14 mars 1519 deux hommes s'y prirent d'une violente querelle ponctuée de blasphèmes. À peine avaient-ils été proférés que les statues réagirent : celle du Christ s'éleva de terre, celle de saint Jacques s'inclina et trois autres se déplacèrent. Le chapitre fit faire une enquête qui conclut à l'authenticité du prodige. Désormais auréolées d'une réputation miraculeuse, les statues furent laissées dans la chapelle où elles avaient fait la preuve de leur puissance⁷⁶.

En moins de trente ans, le surnaturel s'était invité à quatre reprises dans la vie des Toulousains. Encore s'agit-il seulement des événements dont les sources ont préservé la mémoire. Peut-être y en eut-il d'autres. Leur caractère éphémère était la rançon de leur profusion. Le surnaturel chassait le surnaturel et l'attention des hommes, sans cesse sollicitée, s'attachait à un objet avant de l'abandonner pour un autre. Une concrétion figée pour les siècles l'univers des sanctuaires ? Plutôt une végétation à la luxuriance anarchique.

4. Les thaumaturges

Le plus souvent, c'était par l'intermédiaire d'objets que le surnaturel s'invitait dans la vie des hommes : reliques des saints, images et statues de la Vierge. Mais ce pouvait être aussi, quoique plus rarement, par le moyen d'un homme bien vivant : le thaumaturge. Jérôme Münzer et ses compagnons avaient pu en voir un en la personne de François de Paule. L'ermite de Plessis-lès-Tours avait la faveur des puissants et à peine était-il mort que les démarches en vue de sa canonisation commencèrent. Ouvert par Jules II en 1512, le procès aboutit dès 1519. C'était une exception. Nul sujet du roi de France ne fut élevé à la gloire des autels au cours de la première moitié du XVI^e siècle⁷⁷. Mais l'absence de reconnaissance romaine ne signifiait nullement celle de ces hommes auxquels d'autres hommes attribuaient des pouvoirs merveilleux. Ils n'étaient pas moins nombreux qu'au temps jadis.

En ces premières années du XVI^e siècle les pèlerins se pressaient sur la tombe de l'évêque d'Angers Jean Michel, mort un demi-siècle plus tôt. Que Rome n'ait pas reconnu sa sainteté ne changeait rien à l'affaire : le registre tenu par les chapelains de la cathédrale recensait quelques 532 miracles advenus entre 1447 et 1545⁷⁸. Le 20 septembre 1541 mourut l'évêque de Rennes Yves Mahyeuc. Le dominicain jouissait depuis longtemps d'une réputation de saint homme et les miracles commencèrent immédiatement : lorsqu'on le devêtit pour le mettre dans un linceul, on découvrit des croix lumineuses imprimées sur sa poitrine⁷⁹. Ce n'était qu'un début et à la cathédrale de Rennes le tombeau d'Yves Mahyeuc ne tarda pas à devenir un lieu de pèlerinage⁸⁰. Un siècle plus tard son souvenir ne s'était pas perdu et son culte était toujours aussi vivace : lorsqu'en 1637 une enquête préliminaire en vue de la béatification d'Yves Mahyeuc fut ouverte, plus de soixante-dix Rennais vinrent faire état de miracles advenus par son intercession⁸¹. Évêque de Rodez, François d'Estaing connut un sort analogue. Lui aussi mourut en odeur de sainteté, en 1529. Lui aussi fut immédiatement crédité d'une réputation de thaumaturge, suffisamment tenace pour qu'au siècle suivant on songeât à porter sa cause à Rome⁸². On pourrait donner d'autres exemples⁸³. En vérité, la sainteté épiscopale n'avait pas déserté les terres du royaume de France en ce début du XVI^e siècle.

Il n'y avait pas que les évêques. Fille de Louis XI, éphémère épouse de Louis XII, Jeanne de France ne gouverna ni ne prêcha. Mais elle fonda un ordre, l'Annonciade, et y fit profession. C'était en 1504. Lorsqu'elle mourut, l'année suivante, elle était d'ores et déjà considérée comme une sainte. Les miracles avaient commencé de son vivant. Ils se multiplièrent après sa mort, faisant de son tombeau, au couvent de l'Annonciade de

Bourges, un lieu de pèlerinage⁸⁴. Là encore, malgré l'ouverture d'une enquête au début du siècle suivant, Jeanne dut attendre plus de quatre cents ans avant que Rome n'en fasse une sainte⁸⁵. Mais là n'est pas l'essentiel et il en était de Jeanne de France comme de François d'Estaing ou d'Yves Mahyeuc : reconnus ou non par l'Église, ces personnages étaient tenus pour des saints et leurs tombeaux drainaient des fidèles qui voyaient en eux des intercesseurs efficaces⁸⁶.

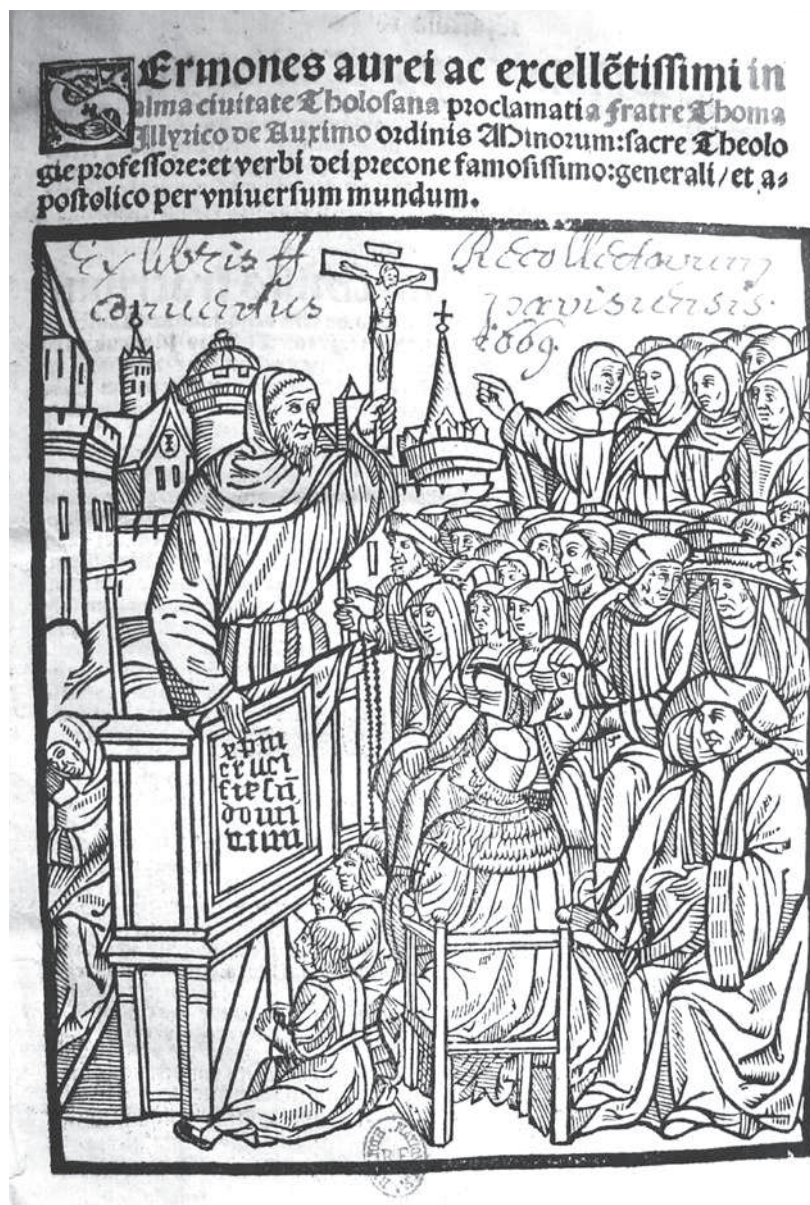
Au moins avaient-ils attiré l'attention de l'Église et non pas seulement celle de leurs contemporains. Car combien furent-ils ces thaumaturges dont nulle source n'a préservé la trace et dont la vie, l'action, le nom même, ont sombré dans le néant ? Nombreux probablement. Il s'agissait en général de prédicateurs, des frères mendiants essentiellement. Ils étaient des milliers à sillonner la France de 1500 pour y porter la bonne parole. La réputation de la plupart d'entre eux ne dépassait pas les murs de leur couvent ou de leur ville. D'autres voyaient leur célébrité se mesurer à l'échelle d'un diocèse ou d'une province. Mais quelques uns parcouraient le royaume tout entier, prophètes itinérants vénérés à l'égal de saints⁸⁷. Et c'est au hasard des textes que, parfois, on apprend que tel ou tel d'entre eux était crédité du don des miracles. Ce pouvait être un confrère qui faisait leur éloge, tel le franciscain Michel Menot à Paris en 1518 :

Vous avez vu frère Antoine, frère Richard, frère Jean Tisserand, qui a sauvé de pauvres filles pénitentes, frère Jean Bourgeois, frère Olivier Maillard, qui ont fait des miracles, dont la vie et la doctrine étaient approuvées de tous⁸⁸.

Tous deux franciscains, Jean Bourgeois († 1494) et Olivier Maillard († 1502) avaient sillonné le royaume dans la seconde moitié du XV^e siècle. Leur talent oratoire les avait portés aux plus hautes dignités. Le premier fut confesseur de Charles VIII, le second fut par trois fois vicaire général de la congrégation de l'Observance. Et tous deux furent crédités du don des miracles, avant comme après leur mort⁸⁹.

Plus sûre, mais tout aussi rare, est la trace laissée dans les chroniques du temps. Comme celle de l'apothicaire marseillais Honorat de Valbelle qui, à deux reprises, vit des thaumaturges passer par sa ville et en consigna le récit.

Le vendredi 13 octobre de la même année [1514], arriva au couvent des Frères Mîmines de Marseille un père de cet ordre qu'on appelait Thomas l'Illyrien, autrement dit le saint homme et le [lacune] ainsi que le dimanche il fit de longs et bons sermons. Après le sermon, il se mit à faire des miracles comme il en avait l'habitude partout où il passait. [...] Il venait vers les pauvres infirmes et les borgnes. Il leur traçait le signe de croix sur la tête et leur disait : « Soyez guéris au nom de Jésus de Nazareth »⁹⁰.



Prédicateur et thaumaturge : frère Thomas Illyricus au milieu de ses auditeurs (Thomas Illyricus, *Sermones aurei ac excellentissimi, in alma ciuitate Tholosana proclamati*, Toulouse, Jean de Guerlins, 1521, Bibliothèque nationale de France).

Thomas Illyricus n'avait rien d'un guérisseur de village. Ce franciscain originaire de Dalmatie était un véritable prophète itinérant dont les sermons attiraient les foules. Ils furent des dizaines de milliers à venir l'écouter durant la grande tournée qu'il entreprit dans le sud-ouest du royaume en 1518-1522⁹¹. Charles Parenti était plus obscur. On sait peu de chose de cet ermite bourguignon. Sa présence est signalée pour la première fois à Dijon en 1538 : il y prêcha et mit sur pied une maison destinée aux prostituées repenties. Mais sa renommée de thaumaturge avait d'ores et déjà atteint la capitale où François I^{er} l'appela au chevet du chancelier Poyet, alors gravement malade. Parenti s'y hâta⁹². On le retrouve ensuite à Marseille où Honorat de Valbelle put le voir et l'écouter :

Au mois d'août de la même année [1539], arriva à Marseille un vénérable révérend nommé Charles de Parenti qu'on disait presque aveugle. Prêtre et ermite, il demeurait en Bourgogne. Il vint avec quatre montures et on le logea à la maison des héritiers de Monet Andrieu où il dormit le premier jour. Le lendemain, il alla à la Major⁹³ voir le chef de saint Lazare et il y prononça un sermon qu'on loua très fort. Le sermon achevé, plusieurs pauvres vinrent à lui pour recouvrer la santé. Il les toucha en espérant les guérir. Plusieurs s'en trouvèrent bien, d'autres non⁹⁴.

L'année suivante, Parenti était à Troyes dont la population lui fit un accueil enthousiaste. On se pressait à ses sermons au point qu'il fallait arriver deux ou trois heures à l'avance pour espérer avoir une place à l'église. Les notables se disputaient sa présence à leur table, les simples gens lui faisaient toucher leurs chapelets, embrassaient sa robe quand ils ne cherchaient pas à en arracher un fragment⁹⁵. Le thaumaturge resta à Troyes plusieurs semaines avant de poursuivre sa route. On perd ensuite sa trace et Parenti retomba dans ce néant documentaire que la plupart de ses confrères n'ont, malheureusement pour nous, jamais quitté.

Mais après tout, le cas des thaumaturges n'était pas vraiment différent de celui des sanctuaires. Sur des milliers, seule une poignée a laissé des traces. Suffisantes toutefois pour entrevoir l'ampleur, la complexité et la richesse de cet univers dont ils faisaient partie. De sorte qu'à l'aube du XVI^e siècle le royaume de France – mais on pourrait en dire autant de tout l'Occident⁹⁶ – offrait le spectacle d'une contrée scintillante de miracles où la profusion des lieux saints n'avait d'égale que l'enthousiasme des hommes qui s'y pressaient dans l'espoir de trouver un remède aux difficultés de la vie.